

MALDONNE  
AU FESTIVAL DE CANNES

## DU MÊME AUTEUR en librairie :

Série de comédies policières Au pays de Rosie Maldonne :

UN PALACE EN ENFER

ROSIE SE FAIT LA BELLE

L'OMBRE DU ZÈBRE

NOM DE CODE : MÉMÉ RUTH

Romans d'amour ou feel good :

BRILLE TANT QUE TU VIS !

LA PETITE FABRIQUE (dès mai 2020)

Tendre comédie à suspense chez City éditions :

LE GARÇON QUI RÊVAIT DE VOLER EN CADILLAC

Trilogie polar historique chez City éditions :

(Enquête à Cannes à la Belle-Époque avec Maupassant)

LA LETTRE FROISSÉE

LE PORTRAIT BRISÉ

LE CARNET VOLÉ

(Ces volumes se lisent indépendamment les uns des autres)

Roman noir chez label Les Indés :

FANNY N.

Pour suivre l'actualité d'Alice Quinn :

**[https ://www.alice-quinn.com](https://www.alice-quinn.com)**

ALICE QUINN

MALDONNE  
AU FESTIVAL DE CANNES

© Alice Quinn 2020

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture réalisée par Paola Studio Ideazione

[mail.ideazione@gmail.com](mailto:mail.ideazione@gmail.com)

<https://ricreazioneweb.wordpress.com>

Correction : <http://www.amotsdelies.com/>

La musique est omniprésente dans la vie de Rosie,

Vous trouverez à la fin du roman les chansons évoquées dans le récit, avec un lien vers leur vidéo sur YouTube.

« Elle ne craint rien ni personne  
Elle fonce comme un homme  
C'est la justicière interplanétaire  
Elle jaillit comme un éclair  
Wonder Woman  
Elle accourt à l'aide  
De ceux qui sont faibles  
On l'appelle Wonder Woman »

par Lionel Leroy, *Femme du ciel*,  
générique de la série *Wonder Woman* (1979)

« On ne lutte pas contre la force du destin. »  
Eschyle, *Prométhée enchaîné*



## Samedi – Le jour des croissants...

### 1

Oui, c'est vrai, on est samedi et normalement le programme du samedi, c'est grasse matinée pour tout le monde dans la chaumière.

Enfin, quand je dis chaumière, je veux parler de ma super caravane et là c'est pareil, quand je dis super je veux dire qu'il fut un temps où elle a été super. Après le passage de l'ouragan qui a inondé Cannes, et fait plusieurs morts, ma caravane n'est plus tout à fait ce qu'elle était.

Elle est un peu cabossée et les parois sont délavées. Il n'empêche qu'il lui reste de sa splendeur. Ou peut-être suis-je la seule à la voir ?

Moi, je dors sur la banquette centrale, mais Sabrina, ma fille aînée, a une cabine pour elle toute seule, tandis que les jumelles, Emma et Lisa, partagent l'autre. Et Pastis, mon chat, lui, il va où il veut. C'est un nomade.

Bref, mon *sweet home*, c'est le grand luxe.

Il y a quelques semaines, sur l'insistance de mon amie Mimi, je me suis inscrite à un site de rencontres en ligne. Comme en ce moment, je suis vraiment au bout du rouleau question fric, je me suis dit que ça me changerait les idées. Plutôt que de déprimer...

Mon téléphone n'a pas Internet. Mon forfait ne le fait pas. Et je n'ai pas d'ordinateur. Alors, je peux répondre aux messages de mes amoureux seulement quand une bonne âme me prête son téléphone ou une tablette.

Quand je trouve un téléphone qui a la 4G, j'échange avec des garçons tous très beaux, très jeunes, très riches, très romantiques et très gentils. C'est comme ça qu'ils se présentent, avec des nuances personnalisées. Devant mes réponses sarcastiques, ils se lâchent assez vite et finalement, on se marre bien dans l'ensemble. Malheureusement, c'est par intermittence à cause de mon manque de connexion.

Pour revenir à ce samedi, je me réveille avec des paroles décousues d'une chanson dans la tête. « *C'est le dragueur des supermarchés, Le Don Juan des ménagères, Avec son cœur de camembert, Il est sympa et attirant, Mais méfiez-vous : c'est un truand...* »

Ma mère, Charlotte, qui est morte quand j'avais 16 ans, m'envoie toujours des chansons quand je dors. Elle me prévient de ce qui m'attend dans la journée, et parfois les paroles me donnent des solutions pour me sortir d'un problème. Mais là, vraiment... je ne vois pas de quoi elle parle. Je n'ai absolument pas prévu d'aller faire des courses au supermarché. Avec quoi ? J'ai plus un kopeck !

D'ailleurs, ça fait longtemps que je n'y vais plus. Remplir un caddie ? C'est de l'ordre du rêve éveillé ! Parlez-moi des Restos du cœur, là, je comprends mieux !



Pourtant, c'est pas la chanson des Enfoirés qu'elle m'a envoyée, c'est la chanson du père à Thomas Dutronc. Jacques ! Je comprends pas.

Mon programme, aujourd'hui, c'est les Gilets Jaunes, comme de nombreux samedis.

Ils occupent toujours le même rond-point aux abords de la ville, et moi, toutes les semaines, je leur apporte un énorme cageot rempli de viennoiseries datant de la veille.

C'est la boulangerie *À la brioche dorée* qui dépose ces victuailles à mon intention au Select. Je n'ai plus qu'à passer au café récupérer le tout et partir faire la fiesta sur le rond-point. Les enfants adorent ça. Je prends souvent Simon, le meilleur ami de Sabrina, le fils de Véro, avec nous. Ils ont le même âge. Simon ne parle pas, c'est un taciturne. Il n'y a que Sabrina qui comprend son langage muet. Les maîtresses pensaient qu'il était un peu attardé quand il était en maternelle, et finalement, il a sauté une classe et il va bientôt passer en cinquième, alors que Sabrina, elle, entre en sixième en septembre prochain.

Donc ce matin je réveille tout le monde en vitesse, parce que le seul moyen pour que les enfants aient quelque chose dans le ventre, ce sera d'aller sur le rond-point. Ensuite, j'essaierai de faire quelques heures au Select pour glaner un peu de cash. Ça me permettra de tenir vingt-quatre heures. Mais l'idéal, bien sûr, ce serait que je décroche un vrai job. Même à mi-temps, même à quart temps, même pour quelques semaines seulement. J'ai vraiment besoin d'un vrai boulot.

Les enfants sont ravis car ils savent que le samedi, c'est le jour des croissants et des pains au chocolat. Ils enfilent tous un T-shirt jaune offert par un magasin de fringues de la zone industrielle qui passe de temps en temps sur le rond-point.

Les insurgés ont essayé de me faire adopter le gilet jaune, mais moi, c'est hors de question que j'enfile cette chose informe. Je suis trop coquette pour ça. Quand Tony, le patron du Select, a vu que j'allais souvent là-bas le samedi, il s'est inquiété de me voir sans. Il appelle ça leur uniforme. Il a un peu peur d'eux depuis qu'il a vu les images du boxeur enragé. Il a aussi peur des flics quand ils s'énervent, en fait il a peur de tout, du moment qu'il me sent en danger.

Tony, ça fait un bail que je le connais maintenant. Il dit que son café ne rapporte pas assez pour qu'il m'engage en CDI, alors je bosse au black pour lui de temps en temps. Quand il a besoin. Ça m'arrange, ça me dépanne et ça me fait un point de rendez-vous pratique.

Je le soupçonne (en fait c'est bien plus qu'un soupçon !) d'en pincer pour moi. Moi, je fais l'aveugle et la sourde-muette à tous ses signes, car j'ai une règle : je ne mélange pas la vie privée et la vie professionnelle. Je n'ai pas envie de me retrouver sans boulot le jour où on ne s'entendrait plus au plumard.

Je me connais, j'ai une fâcheuse tendance à ne pas donner suite à mes amours... Je ne sais pas si c'est vraiment ma faute, ça se trouve comme ça.

Peut-être que je choisis exprès mes hommes volages ? Peut-être que j'ai peur de m'engager ? Peut-être que je ne crois pas à la notion de couple depuis que mon père a lâché ma mère un peu avant ma naissance ?

En tout cas, Tony, c'est *niet niet* cacahuète. Et puis il est un peu trop mère poule pour moi. C'est arrivé petit à petit. Ça s'est manifesté d'abord par des bouffées de jalousie, et il s'est immiscé de plus en plus dans ma vie, jusqu'à me surprotéger. Pourtant, il n'a que cinq ans de plus que moi !

C'est pour ça qu'il m'a offert un gilet jaune un jour, pour que je passe inaperçue le samedi et que je n'agace pas trop les potes les plus nerveux. Je ne le lui ai pas dit, mais je me suis empressée de le teindre en rose vif, ce qui a donné un orange étrange. Je l'ai cintré aussi. Il est super stylé maintenant.

J'ai fait quelques envieuses parmi les filles du rond-point, mais les types, ça allait, ils n'ont pas moufté. Ils m'ont acceptée avec mon gilet rose orange.

Je fais un *poutou* à Pastis qui boude un peu parce qu'il n'aime pas quand on part le samedi. Il me tourne le dos et s'installe de tout son long sur la table. Je lui laisse le fenestron de derrière entrouvert.

À peine j'ai fermé la porte de la caravane à clé que mon téléphone se met à crépiter sa sonnerie de grillon.

— Voilà, je grommelle, ça va encore me retarder ! Qui c'est, le couillon qui m'appelle juste quand je commence à marcher et quand mon téléphone est au fond de mon barda ?

Je sais, mon interlocuteur ne peut pas le deviner, mais bon, un peu d'injustice de temps en temps, ça rétablit l'équilibre.

Après deux heures de farfouillage dans mon grand cabas de courses, je brandis la petite bestiole et je décroche.

— Cricri ? Mais qu'est-ce que tu fous ?

Oui, les personnes qui me connaissent bien savent que ça me fout en rogne qu'on m'appelle Rosie. C'est comme ça que m'a prénommée ma mère, et comme elle est morte maintenant, je préfère qu'on m'appelle Cricri. Pourquoi Cricri ? Qu'on ne me demande pas, c'est venu tout seul. Ce qui est sûr, c'est que quand j'entends Rosie, ça me fait penser à elle et ça me fait trop de peine, alors j'ai esquivé en changeant carrément.

— Oh, salut Tony !

## 2

Je suis à peine étonnée. Tony ne me lâche pas en ce moment. À croire qu'il n'a plus seulement une idée derrière la tête, mais qu'il aurait décidé de passer la vitesse supérieure.

— Ça fait deux heures qu'ils ont apporté les croissants, ils sont en train de se dessécher ! Allez, grouille, on t'attend, là !

— Oh, allez, arrête un peu ! De toute façon, c'est les invendus d'hier qu'elle nous fourgue, alors !

— Oh, ça, c'est pas joli joli ! Dénigrer les cadeaux qu'on vous fait ! Je ne crois pas que Mémé Ruth serait heureuse de voir ce que tu as fait de la bonne éducation qu'elle t'a donnée.

Je ne sais pas pourquoi, depuis que Tony a découvert que ma Mémé Ruth a été une grande résistante, il la cite à toutes les sauces. Comme je ne veux pas d'histoire de bon matin, je fais comme si j'étais d'accord.

— Oui, je sais, t'as raison, Tony. Je devrais pas critiquer. D'ailleurs *à cheval donné on ne regarde pas les yeux*.

— Euh, non, c'est pas tout à fait ça, Cricri.

— Ah oui ? On dit comment alors ?

— C'est les dents qu'on regarde pas...

— Les dents ? Dis donc, Tony, va donc un peu te laver les oreilles ! C'est exactement ce que j'ai dit !

Galant, il n'insiste pas, mais il est quand même un peu agacé, alors il raccroche sans rien ajouter.

— Il t'a raccroché au nez, maman ? demande Sabrina.

— Oui !

— C'est un malotru, dit-elle.

Elle aime utiliser chaque jour un mot qu'elle ne connaissait pas la veille et qu'elle vient de découvrir. Celui-là doit lui venir de Gaston.

Les jumelles éclatent de rire en répétant ce mot. Elles sont persuadées que c'est un gros mot, ce qui les met dans un état de surexcitation extrême.

Je dis les jumelles alors qu'elles sont seulement de la même année et que l'une d'elles, Emma, est la fille de ma

meilleure amie Yasmina, morte en couches. J'ai cette petite à la maison depuis sa naissance avec la bénédiction de son père. Elle fait partie de la famille. Lisa, quant à elle, est la fille du seul homme avec qui j'ai été mariée. Il file à présent le parfait amour avec une patronne de plusieurs agences immobilières dans le Var. Comme rien n'est à son nom et qu'il est insolvable, il ne paye pas de pension alimentaire. Tant mieux, il ne réclame rien non plus, et surtout pas la garde de la petite.

On fait un détour par l'appartement de Véro qui nous fait un signe par la fenêtre.

— Je vous envoie Simon !

Derrière elle, Ismène, sa compagne, se penche aussi et me crie :

— Le merle mangera des cerises !

Je réponds en marmonnant :

— C'est ça, on lui dira !

Ismène est passionnée, on peut dire obnubilée, par les messages codés de Radio Londres pendant la Seconde Guerre mondiale. Souvent, je ne sais pas si elle me parle vraiment ou si elle s'amuse à coder ses phrases. C'est Sabrina qui me traduit :

— Elle va aller au cimetière porter des fleurs sur la tombe de Marilène, dit-elle.

— Comment t'as compris ça, toi ?

— C'est le code du cimetière.

— Moi, je pense plutôt qu'elle parle du cerisier de notre terrain vague et qu'elle nous prévient qu'il faut qu'on mette de vieux CD pour empêcher le merle de nous voler toutes les cerises.

— Je ne crois, pas, non, répond ma fille, pincée.

Simon, qui arrive juste à ce moment-là, s'exclame :

— Bien content de venir avec vous, horreur des tombes.

Sabrina me regarde d'un air de dire : « Tu vois, je te l'avais dit ». Je hausse les épaules.

### 3

C'est dans cet état de survoltage que nous arrivons au Select. Mimi est affairée au service, et son fils Léo, qui a maintenant 19 ans, est venu faire ses devoirs ici. Lui qui était nul en seconde, voilà qu'il a eu son bac et qu'il est en première année de BTS. C'est fou quand même comme ça pousse.

Je suis super excitée de le voir parce qu'il fait partie de ceux qui me prêtent volontiers leur téléphone pour que je discute en ligne avec mes courriers du cœur. Ou que je farfouille dans des sites de recherche de boulot.

Je me mets dans un coin du café, sous le regard irrité de Tony, pour pianoter tranquille.

— Ça te dirait de te magner ? me dit-il. Tu viens ici pour faire ton secrétariat ?

— Non, non ! J'arrive !

— Tu vas faire ta Calamity *Jaune* ?

— Trop drôle ! j'ironise.

— Ou tu restes bosser ici ? T'as pas besoin de fric, un peu ?

— J'en ai toujours besoin, Tony, tu sais bien, euh, j'ai des tas de trucs à faire, tu peux même pas imaginer. Alors, je reviens plus tard pour bosser un peu, il faut que je trouve un vrai job, là, tu vois. Des miettes, ça me suffira pas en ce moment. Je dois encore du fric à la cantine, j'ai pas fini de rembourser la classe verte de Sabrina, les petites ont des trous dans leurs baskets. Bref, je dois faire face, alors, excuse-moi mais...

— Ouais, je sais, plus on a de temps, moins on en a, c'est ça ?

— Exactement ! T'as remarqué, toi aussi ?

Cette année, ça va être celle de mes trente ans. Je n'arrive pas à y croire. Est-ce que je vais être obligée de me ranger pour faire comme les copines ? C'est vrai que j'ai eu des gosses avant tout le monde ; enfin, j'ai quand même une vie trépidante et question mecs, il n'y en a pas un qui peut se vanter de m'avoir mis le grappin dessus !

J'essaie de penser à mon âge le moins possible et je demande à Tony s'il ne veut pas m'emmener au rond-point avec sa camionnette de livraison.

— Désolé, personne t'a obligée à faire la coursière pour les Gilets Jaunes, alors maintenant que tu t'es engagée, démerde-toi. Et puis je peux pas lâcher le café comme ça.



Je me tourne vers Mimi, elle me fait une mimique navrée en regardant Tony qui la fusille du regard.

— Tu sais que je pense comme Tony, dit-elle. C’est dangereux, là-bas. En plus, tu y vas avec les gosses, je te comprends pas. Il y a des gens qui vous foncent dessus en voiture, des flics qui vous chargent, et même parmi vous il y a des excités qui s’énervent contre tout le monde. Non, vraiment, je ne suis pas d’accord avec ce que tu fais, alors je ne risque pas de t’emmener !

— Vous êtes vraiment des lâcheurs ! Bonjour la solidarité !

— Tu es à mille lieues de savoir ce que je mets derrière ce mot ! dit Tony.

Mimi regarde à droite et à gauche d’un air penaud et buté en même temps.

J’insiste :

— Vous savez que c’est un super moyen pour les enfants d’avoir un super petit déjeuner du samedi ! Ils s’amuse avec les autres gosses, et c’est délicieux, cette bamboula de pains au chocolat ! C’est la fête ! Et puis il faut que les choses changent ! Ça peut pas durer comme ça, toujours la tête sous l’eau. De temps en temps, c’est sain, faut que ça pète !

Je rends son appareil à Léo, c’est pas la peine d’insister. Bon, j’ai quand même eu le temps de regarder les dernières offres d’emploi, y’a rien pour moi. Je me vois mal directrice des ressources humaines dans une boîte de webmarketing. C’est vrai, quoi, j’aime pas virer les gens.

— Ça va, dit Tony. Tu sais bien que si tu le veux vraiment, les enfants peuvent avoir des croissants ici ! Je ne t'en refuserai jamais, dit Tony.

— Tu parles d'une fiesta ! je marmonne. Enfermés dans un café au lieu de s'éclater sur un rond-point au milieu des super constructions qu'ils ont faites ! Vous êtes même pas venus voir, ils ont construit la tour Eiffel, l'Arc de triomphe, et il y a plein de tentes partout, c'est vraiment sympa. Même Gaston, il a apprécié. D'ailleurs, il leur a écrit une chanson.

— Normal, Gaston, c'est un anarchiste. Et pourquoi il t'emmène pas, lui ?

— Il est au Palais pour voir un film.

— Ah oui, c'est vrai, c'est le Festival en ce moment !

— Ben oui, réveillez-vous un peu, vous n'aviez pas fait gaffe ?

Tony jette un coup d'œil autour de lui et on dirait qu'il voit enfin tous ces gens avec un badge autour du cou, qui parlent toutes les langues et qui lui ont commandé des petits déjeuners complets sans même s'apercevoir que le lait était du soja, la saucisse du tofu et qu'il n'y avait pas d'œufs. Ils sont tous plongés dans leurs tablettes, ou dans le *Hollywood Reporter*, ils envoient des e-mails, bref, ils ne calculent pas ce qu'ils avalent.

Tony a transformé le Select en café végan et habituellement, ça se bouscule pas trop pour ses petits déjeuners. Mais pendant le Festival, il y a du monde partout.

Pascal, le pilier du bar spécialiste du complot, est assis pour une fois à côté d'un journaliste italien qui le questionne avec passion. Il répond de bonne grâce. L'autre l'enregistre

sur son téléphone. Pascal s'en donne à cœur joie à propos de l'incendie de Notre-Dame. C'est le journaliste qui l'a branché sur ce thème. Tout y passe, pour ce qui est des sources du complot. Le gouvernement, les francs-maçons, les Gilets Jaunes, les syndicats, pour terminer par le réchauffement climatique et le groupe Total. Le journaliste italien a l'air un peu décontenancé.

J'explique à Tony :

— Gaston a une carte d'accréditation pour le Festival grâce à Madonna, alors il va voir tous les films qu'il veut, et ce matin il y avait un Almodóvar et un Spielberg, alors il a trahi les Gilets Jaunes.

Tony ricane bêtement.

— Pourquoi tu vas pas en bus au rond-point ?

— Au prix du ticket ? Je te rappelle qu'on est cinq !

Il sait que s'il me propose de me prêter l'argent, je vais le rembarrer, alors il s'en garde bien.

Je me tourne vers Léo :

— Léo, tu voudrais pas venir m'aider ? Comme je vais y aller à pied... Il y a ce gros cageot, c'est pas que je peux pas le porter, c'est juste un peu loin ; si on se relaie, ce sera quand même plus facile.

Immédiatement, Léo se lève, le sourire aux lèvres, et les jumelles s'accrochent à ses basques.

— Génial, trop stylé, dit Emma. Moi, je lui donne la main.

— Moi l'autre, dit Lisa.

Top, je pense. Je pourrai en plus envoyer des messages à mes chéris en ligne, avec son téléphone.

— Ah non, Léo ! dit Mimi. Tu vas pas aller là-bas ! J'ai pas envie que tu reviennes avec un œil en moins.

Léo souffle et ne tient pas compte de ce qu'elle a dit.

— Je suis majeur et j'ai le bac, dit-il, très calme.

Mimi lance un regard affolé à Tony, qui hausse les épaules, très contrarié, et lave ses verres frénétiquement.

On sort tous les six du café dans la plus grande dignité. Léo et moi, on a l'impression d'avoir gagné une grande bataille.

— Tu me prêteras ton téléphone ? je lui demande en lui faisant un clin d'œil.

C'est le seul au courant de toute la bande.

— Dis donc, ça y est, t'as trouvé le grand amour ou quoi ?

— Pas encore, mais je persiste...

Je dis toujours à Léo que j'utilise son téléphone pour les sites de rencontres, ce qui est vrai *aussi*, je ne dis pas que je regarde les sites de recherche d'emploi. Je ne veux pas qu'il se fasse trop de souci pour moi.

#### 4

En arrivant sur le rond-point, on est accueillis comme des rois. Les enfants ont l'habitude et ils m'aident à installer les viennoiseries sur une grande table, à côté de la machine à café et de la grande tour Eiffel qu'ils ont construite avec des palettes de bois.

Près de l'Arc de triomphe, ils ont installé une tente un peu comme celles qu'ils mettent sur la Croisette pour les cocktails en ce moment, sauf que les bâches ici sont bleues, comme celles qu'on utilise pour protéger un chantier.

— Ils sont où, les autres ? je demande à une fille qui remue une boîte avec des pièces dedans.

Coralie, elle s'appelle. Elle approche des cent cinquante kilos environ, mais comme elle est grande, la première chose qu'on pense en la regardant c'est qu'il s'agit d'une géante, pas d'une grosse.

Elle est hyper coquette, comme moi, du coup on échange souvent des bons plans et des adresses. On n'est pas vraiment copines parce qu'elle pique une crise chaque fois que j'ai de nouvelles fringues. Comme Mimi m'en refile pas mal...

Chaque fois qu'une voiture s'approche de nous, Coralie agite son gilet jaune et elle se précipite avec un grand sourire pour essayer de récolter quelque menue monnaie. En général, ça marche, parce qu'elle leur fout un peu la trouille. Elle finit par s'approcher de moi et marmonne :

— Réunion.

Elle me parle à peine depuis que j'ai teint mon gilet en rose. Elle dit que j'ai fait ça pour me faire remarquer. Remarquer par qui ? Je le fais parce que c'est comme ça, un point c'est tout, basta. Ils commencent tous à me courir sur le petit pois avec leur façon de vouloir me dicter comment m'habiller.

Léo s'approche de deux jeunes qui pianotent sur leur téléphone un peu plus loin. Ils entament une conversation sur les avantages comparés des stories sur les différents réseaux sociaux. De ce que je crois comprendre, il y a une guerre des stories et chacun y va de son commentaire.

Je reconnais la fille, c'est Vanessa. Elle vient tous les samedis depuis le début. Elle vit dans un centre d'Aide Sociale à L'Enfance et elle dit qu'ici au moins, elle se change les idées. Elle veut être actrice de ciné. Elle a l'air tout excitée. Quand je lui demande ce qu'il lui arrive, elle m'explique qu'elle a réussi à avoir une audition avec un producteur-réalisateur hyper connu pour ce soir.

Les enfants sont autour de la pyramide du Louvre reconstituée en palettes et bâches transparentes en plastique, et sous les ordres de Sabrina, ils s'inventent un univers où elle distribue les rôles, un peu entre Narnia et X-Men. Vu comment c'est parti, ils en ont pour un moment.

Je m'approche de la grande tente où a lieu la réunion et j'entrouvre le rideau d'ouverture pour glisser ma tête.

— Quelqu'un veut un croissant ou un café ?

## 5

Toutes les têtes se tournent vers moi. Ils sont environ une douzaine à se casser le ciboulot pour savoir ce qu'ils vont inventer pour faire le *buzz* sur les réseaux sociaux.

Au bout de la table, il y a un type à la retraite qui note tous nos échanges sur un grand registre. C'est un ancien infirmier. Il s'appelle Jean-Pierre. JP pour les intimes. Si quelqu'un veut écrire un bouquin sur la vie d'un rond-point depuis le début, chaque samedi y est consigné. Franchement, qui aura le courage de relire un jour ? En plus, il a une écriture de pattes de fourmis. Mais il est habité par sa mission. Il n'arrête pas de gratter, de gratter, de tracer des mots sur le papier.

Je reconnais aussi Philou, un ronchon et Jack, un donneur de leçons. Avec le scribe, ils font la paire !

— Non merci, me répond Philou, c'est gentil mais on bosse, là.

Oh lui, comment il se la joue, celui-là !

— Ça va, ça va. On peut bosser et manger des croissants !

Je vais pour repartir quand soudain le dénommé Jack m'interpelle.

— Tiens, Rosie, si tu venais un peu avec nous pour nous aider à trouver quoi faire, hein ?

Je sens le reproche dans sa voix.

— J'ai apporté des croissants et...

— Y'a pas que les croissants dans la vie.

Heureusement, une fille, Clara, prend ma défense.

— Ça va, Jack, laisse-la tranquille. Elle vient avec tous ses gosses pour nous réconforter avec des douceurs, alors franchement...

— Justement, c'est pas une garderie ici ! pleurniche-t-il. On essaie de continuer, de se motiver, de trouver des solu-

tions ! Vous voyez pas, tous, comme on se réduit de plus en plus ? Chaque samedi on est un peu moins. Et avec les syndicats et les grèves, on est carrément transparents, maintenant.

Alors, là, c'est un tollé général et on ne s'entend plus. Certains essaient de lui remonter le moral, d'autres râlent contre les lâches qui abandonnent la lutte, d'autres encore accusent les médias, les journalistes.

— Mais non, c'est pas vrai, faut pas les croire, les chiffres sont trafiqués ! C'est tous des vendus ! C'est les lobbies qui sont derrière !

Ils m'ont oubliée, je vais pouvoir m'éclipser.

Sabrina arrive à ce moment-là et elle se place à mes côtés. Sabrina, c'est un vrai radar. Elle sent tout de suite quand quelqu'un est en difficulté, et son programme Jeanne d'Arc se déclenche. Si en plus ça concerne sa mère, plus rien ne l'arrête.

— Viens, ma puce, je lui dis, on y va.

La fille qui m'a défendue, Clara, se tourne vers moi, souriante.

— Il a pas tort, Jack, t'as toujours de bonnes idées, viens avec nous à la table des négociations, pour une fois !

La table des négociations ? Ça sort d'où ? On négocie quoi ici ? Avec qui ? Et que j'aie toujours des bonnes idées, j'aimerais savoir où elle a pris cette énormité !

— Je sais pas d'où tu sors ça, toi ?

— Oui, paraît que t'as même créé un opéra une fois pour réinsérer des filles au chômage dans la mode ? C'est



une fille qui bosse chez Kiabi qui me l'a dit. Elle en faisait partie.

— C'est quoi, cette légende urbaine ? je réponds en levant les yeux au ciel.

Je suis fière d'avoir réussi à placer cette expression. C'est Ismène qui me l'a sortie une fois en parlant de je ne sais plus quoi. Urbaine c'est pour dire le bled et légende c'est quand un mytho invente une histoire. Je m'étais juré de l'utiliser un jour.

— C'est vrai, maman, tu te rappelles pas ? Chez Tony. Il y a eu des défilés, tu as chanté et puis les méchants se sont cassé la figure sur les billes de Simon !

— Ah, tu vois ! dit Clara.

— Tu confonds tout, Sabrina. T'étais trop petite. Ne l'écoutez pas, elle croit que je suis Super Woman et que je sais tout. Pourtant, moi, je fais juste ce qu'on me dit, hein ! J'ai rien organisé sur ce coup-là, j'ai juste suivi.

Coralie la furieuse m'interpelle :

— Écoute, Rosie, c'est le moment de montrer que t'es avec nous. C'est vrai, tu te pointes tous les samedis avec des croissants et tu penses que ça suffit ? Tu n'as jamais vraiment participé à aucune action avec nous ! T'as même pas voulu ramasser les papiers l'autre jour.

Elle commence à me casser les *coucounettes*, celle-là. Je dis rien, je ronge mon frein en me demandant quand je pourrai me sortir de ce guet-apens. C'est vrai, je passe mon temps à faire le ménage, déjà, ou à servir les gens pour

gagner ma vie. Bon, OK, ça me dérange pas, mais si je viens ici, c'est pour faire la révolution, quoi ! Pas pour nettoyer les espaces verts ou pour « avoir des idées ! »

— Allez, viens, pour une fois, il faut absolument trouver quelque chose pour attirer l'attention des médias sur nous, dit Clara.

— Et puis ton gilet rose, là, ça craint ! continue Coralie sur sa lancée. Tu te crois supérieure ? Le jaune, c'est pas assez bien pour toi ?

— Le jaune, c'est la couleur des cocos, je dis. Merci, pas pour moi.

— On va faire une action éclatante, dit Clara, ignorant royalement notre échange de jolis mots. On va se filmer, et on va poster ça sur... Allez, viens, Rosie.

De mauvaise grâce, je m'assois autour de leur table bancale parce que Clara me fait de la peine. Sabrina, sérieuse, s'installe à mes côtés.

— J'ai une idée, dit-elle.

— Depuis quand c'est les gosses qui proposent les actions, maintenant ? demande Philou, toujours d'aussi mauvais poil.

— Faudrait savoir, je réplique. D'abord, vous râlez parce qu'on n'a pas d'idées, et quand quelqu'un en propose une, vous la repoussez avant même de l'entendre ! Bonjour la négociation ! Bonjour le Grand Débat ! Bonjour l'ouverture ! Bonjour la démocratie ! Figure-toi que ma fille, elle est très créative !

Sabrina me fait un bisou et elle sourit, contente. Comme personne ne lui dit de continuer à exposer son idée, au milieu d'un grand silence, elle reprend la parole toute seule.

— Vous allez vous filmer en train de faire vos courses au grand supermarché.

Bingo pour ma *mother* ! J'ai compris maintenant le pourquoi de la chanson qu'elle m'a envoyée cette nuit ! « *C'est le dragueur des supermarchés...* » Qu'est-ce qu'elle est fortiche, ma Charlotte ! Je ne sais pas comment elle se débrouille pour toujours savoir ce qui va m'arriver dans la journée. Vu le ton de Sabrina, c'est évident qu'on va tous finir dans un supermarché aujourd'hui ! Sabrina, en général, finit par avoir gain de cause.

Elle continue :

— Le but, c'est de leur faire peur. Vous allez entrer, avec vos Gilets Jaunes et des mégaphones, et vous allez prévenir le monde que vous en avez marre de ne pas pouvoir simplement faire vos courses, faute d'argent. Et vous allez remplir vos caddies et tout emporter. Il faudra aller vite avant que les flics soient prévenus. Et il faudra choisir un supermarché du centre-ville pour que ça fasse plus de bruit. Et mettre des cagoules de ski pour que les caméras ne vous reconnaissent pas.

C'est la consternation. Tout le monde se regarde les yeux écarquillés, sidérés par l'audace de la proposition de Sabrina. Ils se tournent tous en même temps vers moi, comme si j'étais responsable des idées qui lui passent par la tête.

Je m'apprête à prendre une engueulade et je hausse les épaules quand Jack, le grand critiqueur général, s'exclame :

— Ben, ta fille, Rosie, c'est une sacrée Rosa Luxembourg !

Je vois pas trop ce que vient faire le Luxembourg, — paradis fiscal pour les ultrariches comme chacun sait —, dans cette histoire, mais comme j'ignore encore si c'est du lard ou du cochon, je me tais.

Et tout à coup, ça explose. Tout le monde applaudit à tout rompre. Il faut dire que ça fait des plombes qu'ils n'avaient pas d'idées, alors n'importe laquelle est la bienvenue. Moi, je la trouve marrante. JP, le scribe, émet quelques objections à voix basse. Tellement qu'on ne les entend pas.

Coralie, la jalouse, s'en mêle :

— Euh, c'est illégal de voler dans un magasin, dit-elle.

— On va pas voler, dit Clara. On va juste leur faire croire qu'on va repartir avec. On laissera tout devant les caisses. Ça va mettre la pagaille. Ça va leur faire prendre conscience de tas de choses de notre vie quotidienne.

Sabrina fait une moue dégoûtée.

— Vous avez pas de bravoure. C'est pas comme ça que j'imaginai.

— Bon, Sabrina, c'est pas de leur faute.

J'essaie de défendre la cause des adultes, mais c'est difficile. Jack s'adresse directement à elle :

— Et tu voyais les choses comment ?

— Vous vous plaignez tous que tout le monde vous exploite, dit-elle, que vous n’y arrivez pas, il est temps de prendre la revanche. Moi, j’ai pensé à faire une nouvelle répartition des richesses.

— Désolé, ça fait désordre, ton truc. Dénî de démocratie. Non-respect des codes du vivre-ensemble. Violence. Tu sais bien qu’on ne veut pas de violence.

— C’est trop tard. Vous ne vous rendez pas compte que tout est joué d’avance ? De toute façon, vous, les Gilets Jaunes, vous n’obtiendrez rien, que des miettes.

Tout le monde gronde sans prendre la parole. Elle poursuit.

— C’est fini, cette organisation. Ce qu’il faut viser maintenant, c’est la mort de tout ce système. Il faut plus rien ni personne. Plus d’élections. Plus de président. Plus d’État. Table rase.

Tout le monde la fixe, les yeux ronds. Un peu effrayés aussi.

— Elle ira loin, ta fille, dit Jack, toujours aussi enthousiaste, mais avec une lueur de crainte dans la voix.

Encouragée, Sabrina continue son délire :

— On va appeler notre action *Opération Rêve*.

— *Opération Rave* ? Y’aura de la musique ? demande un jeune au bout de la table.

— Pourquoi rêve ? demande Jack.

— L’idée, c’est de remplir vos caddies avec tout ce dont vous avez toujours rêvé en faisant vos courses et que vous

pouvez jamais vous payer, explique Sabrina. C'est toujours ça de pris sur la vie.

Quelques nuages roses passent dans les yeux de tout le monde. Un ange aussi, car le silence s'installe.

— Bon, Sabrina, je lui dis, c'est bien joli, mais...

Plus personne ne parvient à la stopper :

— À la fin, il faudra crier : NO STATE ! Ou STATE FREE si vous préférez !

*State, je comprends, mais pourquoi frit ?*

— Euh... Ma puce, tout ça, c'est ton imagination qui te joue des tours.

— On va faire comme elle a dit, un point c'est tout, rôle Philou. C'est pas tous les jours que...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase qu'on entend des voitures qui freinent brusquement, des portières qui claquent, des bruits de pas, des exclamations.

— J'espère que c'est pas les flics, dit Jack, j'ai déjà passé samedi dernier au poste.

Soudain, le rideau bouge et trois personnes entrent en trombe dans notre tente, perturbant notre Grand Débat.

6

Jack se lève, important.

— Messieurs-dames ?

La petite troupe s'arrête. Il y a un homme qui porte une caméra sur l'épaule, un autre qui tient un micro au bout d'une

perche et une fille qui surfilme tout le monde avec son téléphone. C'est elle qui prend la parole.

— Pardonnez notre intrusion, chers camarades... dit-elle avec un accent parisien prononcé. Je m'appelle Audrey, je suis chargée de communication. Accepteriez-vous d'être filmés quelques minutes avec notre acteur ?

— Foutez le camp. Nous, on n'aime pas les journalistes, bougonnent les bougonneurs.

Quelques personnes mieux élevées protestent mollement.

— Oh, quand même, vous y allez fort.

La fille ne perd ni le nord ni le calme :

— Vous n'y êtes pas du tout, nous ne sommes pas journalistes ! Ça n'a rien à voir ! Il s'agit d'un reportage sur un acteur, c'est tout !

Je me glisse vers la sortie et je surprends dehors leur fameux acteur en question, au milieu de nos potes, à côté de notre tour Eiffel. Il mange un croissant qu'il trempe dans un café. Quelques Gilets Jaunes l'entourent et il discute le coup d'un air à la fois amical (je suis cul et chemise avec le peuple) et condescendant (je ne mange pas de ce pain-là).

Je ne comprends pas pourquoi elle a dit qu'il était acteur, c'est un footballeur. Pas vraiment célèbre, mais quand même assez pour que je le reconnaisse. D'ailleurs, il discute foot avec la bande.

Les techniciens sont sortis derrière moi et se sont précipités vers lui. Ils le filment avec nonchalance. Un

homme en noir se tient près de lui. Il est si important, qu'il a besoin d'un garde du corps ?

Quelqu'un lui tend un tract, je me demande pourquoi, mais lui, il pige au quart de tour. Il sort un super Montblanc de sa poche et il se met à faire des dédicaces, soudain plus à l'aise.

Qu'est-ce qu'il fout ici ?

Je n'ai pas pu me retenir :

— Qu'est-ce qu'il fout ici, Alan Sergo ? je demande à la fille, Audrey, en revenant sous la tente.

C'est un mouvement général d'affolement.

— Alan Sergo, ici ? Le footballeur ? Pas possible ! Où ça ? Non ! Ouiii !

Bref, c'est la débandade. Tout le monde sort en se bousculant. Au passage, Coralie en écrase deux ou trois. C'est à qui sera le premier à s'approcher de la star. Tout le monde est excité, admiratif et béat devant lui.

Certains, intimidés, restent en retrait. La plupart des autres se précipitent avec des tracts à la main pour les faire signer.

Il y a aussi des demandes de *selfies*. Il se prête à tout avec beaucoup de grâce. Il est tout à fait dans son élément.

Je m'avance vers lui, curieuse :

— Monsieur Sergo, vous êtes venu pour quoi, exactement, sur ce rond-point ? Et surtout, pourquoi avec une équipe de tournage ? Il n'y a aucun tournoi de foot prévu.

Quelques rires fusent.



Il me regarde droit dans les yeux :

— Madame, les ronds-points sont à tout le monde, il me semble, non ? Figurez-vous que je ne suis plus footballeur, je suis acteur. Vous ne suivez pas l'actualité ?

Sa réponse m'agace. Et aussi, pourquoi il m'appelle madame ? Il me cherche, là, ou quoi ? C'était juste une question. Bon, d'accord, peut-être que... Je sais pas... Il paraît que des fois, j'ai l'air agressive sans m'en rendre compte.

La fille qui filme avec son téléphone, Audrey, s'approche de moi et me touche le bras pour me calmer.

Elle chuchote :

— Laissez courir, ce n'est pas bien grave, ne faites pas attention.

— Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

— Il veut juste faire un peu de *buzz* avec les Gilets Jaunes. Il n'est pas méchant.

— Mais pourquoi ?

— Il fait ses débuts comme acteur dans un film qui sera projeté ce soir dans la grande salle, en compétition officielle. C'est un polar avec une romance. *Love So Cœur*. Ça reste entre nous, depuis que ce film a été sélectionné au Festival de Cannes, on le tient plus. Il a pris la grosse tête. Alors, tout ce que je vous demande, si vous voulez bien, c'est de l'ignorer. Nous, on a réussi à avoir ce qu'on voulait : quelques images où il signe des tracts à des Gilets Jaunes, où il fait des *selfies*. C'est bon, on peut remballer.

Devant ma grimace, elle se dit qu'elle devrait mettre un peu plus de formes et elle se sent obligée d'ajouter :

— En plus, c'est vrai qu'il est magnifique, votre rond-point. Avec toutes ces... œuvres d'art ? Votre tour Eiffel, là, ça me fait penser à... À quelque chose... Je ne sais plus à quoi.

— Oui, moi, je sais, je réponds, ça vous fait penser au con dans *Le Dîner de cons*, juste vous osez pas le dire.

La fille éclate de rire.

— Mais non, pas du tout !

Elle me fixe un moment :

— Vous êtes franc du collier, vous, hein ? Ça doit pas vraiment vous aider pour trouver du boulot, je me trompe ? Euh... Vous faites quoi dans la vie ?

Dépitée, je réponds à mi-voix :

— Chômage. Enfin... Pas vraiment... RSA... Mais c'est pas à cause de... Que je...

— Ah oui ?

— Oui, c'est parce que j'ai trois petites et tous les boulots que je trouve finalement, ça me coûte plus cher si je dois les faire garder quand je bosse. Alors, je trouve que des CDD. Très courts. Pour quelques semaines ou quelques mois, ça va, j'arrive à me débrouiller pour les gosses.

Elle fait une moue :

— Trois g... Eh bien, vous chômez pas sur tout, vous ! Franchement...

Elle s'éloigne en marmonnant.

— Aussi, pourquoi ils font tant de morpions quand ils peuvent même pas les élever ? Ça me dépasse !

Sabrina, à mes côtés, me serre la main et me dit :

— T'inquiète, maman, laisse cracher les chameaux quand la caravane passe.

Depuis quelque temps elle invente des proverbes, ça m'inquiète, j'ai peur de lui avoir déteint dessus. Je décide de me désintéresser de toute cette histoire et j'appelle Léo pour qu'on rentre.

## 7

Juste à ce moment-là, Philou, le ronchon de la bande, s'approche de la star.

— C'est quoi, ce cirque ? Vous venez nous provoquer ici ? Vous gagnez combien par mois, monsieur Sergo ? Et ça vous suffit pas, vous avez encore besoin de faire de la réclame sur notre dos ? Il est joli, notre rond-point ? Et nous, on est jolis, aussi ? Vous croyez qu'on passera comment à la télé ?

Sergo se retourne, toise notre Philou et lui dit :

— C'est comme ça, mon vieux. Le monde est ainsi fait. Il y a de la place pour tout le monde. Toi sur les ronds-points et moi sur les écrans. Ça te défrise ?

— Coupe, coupe ! s'écrie Audrey en panique. Pas de ça ! Surtout pas de ça. C'est pas le *bruit* qu'on cherche.

Le caméraman, docile, pose sa caméra par terre. L'autre coupe son micro. Elle s'approche discrètement de son acteur et elle lui touche le bras. Il se retourne vers elle, agressif.

— Ça va, Audrey, lâche-moi un peu.

Le type qui reste à côté de lui sans bouger, le garde du corps tout en noir, apostrophe Philou :

— Monsieur, vous n'avez pas compris que monsieur Sergo, il en a rien à faire de vous ?

— Allez, viens, dit Audrey à Sergo.

— J'ai compris, râle le footballeur. J'arrive.

C'est compter sans Philou qui n'a pas eu son compte.

— C'est quoi, ça ? C'est quoi, ces manières ? Vous vous pointez comme ça et en plus vous nous traitez de haut ? Mais je vais te casser la gueule, mon gars, qu'est-ce que tu crois ? Que tu peux tout te permettre ? Qu'on me parle sur ce ton ? Je suis peut-être pas une vedette, je suis pas rien non plus !

Sergo détourne le regard et l'ignore ostensiblement. L'homme en noir pousse Philou.

Un Gilet Jaune qui était sur le point de se faire signer son tract par la star prend un air désolé.

— Faites pas attention, monsieur Sergo, il est toujours comme ça, il est un peu nerveux. Il vient de perdre son boulot, il va bientôt perdre sa maison, sa femme est sur le point de se barrer avec les gosses. Ça le rend un peu agressif.

— Oui, je sais, dit Sergo. C'est comme ça, la France. Les gens sont jaloux de ceux qui ont quelque chose. De la réussite. J'ai l'habitude. Vous savez, moi, je me suis battu pour avoir ce que j'ai. Je l'ai volé à personne.

— Ça veut dire quoi ? hurle Philou. Vous pensez que moi, j'ai volé ?

Et soudain il m'interpelle :

— T'as raison, Rosie, on va y aller au supermarché, on va tout leur piquer à ces salopards, d'ailleurs ça fait une éternité que j'ai pas mis les pieds dans un vrai supermarché. Et pourquoi tu viendrais pas avec nous ce soir et tu sortiras pas ton gros chéquier, hein, le gros malin ?

Sergo hausse les épaules, Audrey le tire par le bras et ils commencent à marcher vers leur voiture.

Le garde du corps fustige notre bande du regard et lui emboîte le pas.

J'ai réussi à récupérer Léo et avec les enfants, nous nous dirigeons vers la sortie du rond-point.

C'est le moment que choisit Philou pour pousser un cri de guerre, courir et sauter sur le dos de l'acteur. Il n'arrive pas à beaucoup de résultats, mais tout de même, Sergo est déséquilibré et il tombe sur les fesses.

Immédiatement, le type en noir saisit Philou par le bras. Il lui fait une clé en lui faisant plier le genou à terre.

C'est donc bien son garde du corps.

Quand les copains voient Philou à terre, malmené par le gros bras, ils sautent tous sur l'homme en noir et le font basculer.

Sergo, pendant ce temps, essaie de se relever et de s'éloigner discrètement de la *baston*, pour se mettre à l'abri dans la voiture. Quelqu'un s'écrie :

— Tu vas où, toi ? Tu viens ici semer la zizanie et après, tu te tires ?

La révolte gronde.

Le voilà soudain entouré par plusieurs hommes costauds, tandis que son garde du corps ne parvient pas à se remettre sur pied.

Alan Sergo commence à être molesté sérieusement. Personne ne le frappe vraiment, mais je sens bien qu'il suffirait de peu.

Il est poussé dans un sens puis dans un autre, le lynchage n'est pas loin.

Une petite voix dans un coin de ma tête me dit : *Cricri, barre-toi vite de là. Ça va tourner vinaigre, tu vas passer aux infos, et vu ton bol habituel, Borelli va encore dire que c'est de ta faute !*

Borelli, c'est mon copain dans la police judiciaire. Bien que sympa et plutôt doué, il a la fâcheuse habitude de me rendre responsable de tous les maux dès qu'il me voit mêlée à quelque chose de pas clair.

Il faudra encore que je m'explique et j'ai pas que ça à faire. Si je veux gagner quelques euros aujourd'hui, il faut que je retourne au Select servir des verres aux Festivaliers.

Mais bon, voilà, c'est comme ça, c'est tout moi. Au lieu de tourner les talons, je fonce dans le tas en gueulant.

— Eh, les gars, ça va bien la tête ? Vous vous croyez où, chez les gladiateurs ? Vous voulez donner quoi comme image au mouvement des Gilets Jaunes ? Qu'on est tous une bande de sauvages ?

J'entre dans le cercle, j'écarte les uns et les autres.

La plupart, éberlués de voir une fille intervenir, ressentent le syndrome du petit garçon devant sa mère et se laissent gentiment écarter. Mais il y en a un plus enragé que les autres. Il veut en découdre et commence à me bousculer.

J'essaie désespérément de me souvenir des prises de catch de Gaston, ou de la boxe avec les pieds, qu'il pratique. Y'a rien qui me revient. Je lance un coup de pied en l'air et bingo, mon talon compensé se carre juste là où ça fait mal. Le type me regarde, interloqué que j'aie pu lui faire ça, à lui. Il se plie en deux en gémissant :

— M'enfin, Rosie, t'es de quel côté ?

Sabrina et les jumelles ont mis un moment à réaliser ce qu'il se passait et les voilà à présent, comme une nuée de moustiques piquant de droite et de gauche pour me libérer du cercle hostile.

Je réussis à m'approcher de l'acteur terrifié, je le prends par les épaules et je l'emmène, au culot, jusqu'à sa voiture.

C'est pas vraiment gagné, les copains sont frustrés, ils veulent que ça saigne. C'est le problème des phénomènes de foule. Comme disait Mémé Ruth : *si tu vois une foule, change de trottoir.*

Bon, j'ai réussi à le faire rentrer dans sa caisse. Je tape sur le toit de la voiture, je fais signe à Audrey, qui est déjà au volant, de démarrer et les voilà partis en trombe. En abandonnant leur garde du corps.

Quand le gros baraqué voit qu'il a été honteusement lâché par son patron, il laisse tomber la bataille, se relève et s'époussette. Puis il se dirige vers la table des croissants.

— J'ai bien besoin d'un petit café, moi. Vous permettez, les gars ? demande-t-il. Moi, c'est Éric.

Le ton qu'il emploie désamorce immédiatement le conflit.

— Il faut pas m'en vouloir, je fais que mon boulot. Par les temps qui courent, c'est pas évident d'en trouver. Pendant le Festival, c'est l'un des moments où on travaille le mieux dans la région. J'espère que grâce à vous je vais pas perdre mon taf, les gars, merci !

Alors, là, tout le monde est consterné, certains le prennent dans les bras, essaient de le consoler. Philou, dans ses petits souliers, s'excuse pour l'embrouille qu'il a plantée tout à l'heure. Éric leur explique que les seuls qui embauchent en ce moment, ce sont les boîtes de sécurité qui ont des contrats avec de gros groupes, souvent un peu louches.



— C'est comme ça que je change tout le temps d'employeur, en fait...

— C'est un mafieux, ton boss ?

— Ça, je pourrais pas dire, c'est un Français, pourquoi ?  
Le patron d'un club de foot.

Bon, j'en ai assez vu, je me tire.

En parlant d'emploi, il faut que je trouve un boulot, là. C'est urgent. En attendant, je vais demander à l'épicier de me faire crédit pour ce soir. Y'a rien à bouffer à la maison.

Au moment pile où je quitte le rond-point, notre scribe JP me crie :

— N'oublie pas de venir ce soir, Rosie, pour ce qu'on a dit, tu sais ? *Opération Rêve* !

## 9

Voilà, c'est comme ça que je me retrouve en fin d'après-midi u lieu de bosser, pile à l'heure de l'apéro, ce qui fait pester Tony, dans un supermarché du centre-ville avec toute la bande.

Je peux constater que ma mère était complètement synchrone avec les événements du jour, en m'envoyant sa chanson de Dutronc sur les supermarchés ! Bravo maman !

On est à peu près une vingtaine à être mêlés à cette histoire. Mimi a interdit à Léo de participer, du coup il a accepté de garder Emma et Lisa au Select. Simon a été récupéré par

Véro et Ismène. Mais Sabrina a tellement insisté que j'ai fini par céder et elle est à mes côtés. Elle tenait à voir comment son idée allait se concrétiser.

JP a un chrono à la main et un sifflet dans la bouche, comme un prof de sport.

Il doit prévenir tout le monde du moment où il faudra qu'on sorte nos Gilets Jaunes. Finalement, personne n'était d'accord sur ce qu'il fallait faire à la fin, ils ont décidé qu'on verrait bien. Tu parles d'un plan quinquennal !

Déjà, on se fait remarquer dès notre arrivée. Normal. Un groupe de vingt, ça se repère. Ma copine asiatique, Saejin, me fait un signe discret de la main depuis sa caisse.

C'est Jack qui a ordonné qu'on entre en civil. Grosso modo, l'action va consister à remplir le chariot et ensuite se diriger vers les caisses.

Au coup de sifflet, on criera tous en même temps : « Désolés, on est le 10 du mois, on n'a déjà plus d'argent. On peut plus payer. »

Sabrina trouve l'idée inachevée. Bon, c'est une puriste. Elle ne sait pas encore que le pays des adultes, c'est celui du compromis.

Nous voilà tous dispersés dans les rayons. Clara a sorti son téléphone portable pour nous filmer. Il paraît qu'on est en direct sur Internet. Elle n'a pas de caddie, elle suit tout le monde et elle commente ce qu'on fait.

L'opération me rappelle cette période bénie qui a été très courte où j'avais hérité d'un argent qui ne m'appartenait pas